

De la prophylaxie médicale à la prophylaxie idéologique : le cas André Couvreur

From medical to ideological prophylaxis: the case of André Couvreur

Laure-Hélène Tron-Ymonet



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/aes/5413>

DOI : [10.4000/aes.5413](https://doi.org/10.4000/aes.5413)

ISSN : 2258-093X

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Laure-Hélène Tron-Ymonet, « De la prophylaxie médicale à la prophylaxie idéologique : le cas André Couvreur », *Arts et Savoirs* [En ligne], 18 | 2022, mis en ligne le 01 octobre 2022, consulté le 03 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/aes/5413> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aes.5413>

Ce document a été généré automatiquement le 3 octobre 2022.

Tous droits réservés

De la prophylaxie médicale à la prophylaxie idéologique : le cas André Couvreur

From medical to ideological prophylaxis: the case of André Couvreur

Laure-Hélène Tron-Ymonet

- 1 Roman sur la syphilis, paru en 1902, *Les Mancenilles* d'André Couvreur s'achève sur une interrogation qui doit justifier sa publication : « Le mal social peut être une fatalité parfois inéluctable ; est-ce une raison pour ne pas s'efforcer d'en limiter les pernicioeux effets ? »¹. L'auteur énonce un principe qu'il veut général : le roman doit être une œuvre morale, « utile de bon combat »². Cette ambition est largement tributaire du parcours professionnel de Couvreur. Interne des hôpitaux de Paris avant de devenir écrivain, ce dernier transforme l'œuvre littéraire en une prescription ; elle prolonge l'ordonnance, voire l'anticipe, en ce qu'elle est capable de prévenir le lecteur des périls physiques et moraux qu'il encourt.
- 2 La première trilogie de Couvreur poursuit cet objectif, chacun des volumes des *Dangers sociaux* examinant et traitant un « danger » particulier. Publié en 1899, *Le Mal nécessaire* prend pour sujet l'hystérectomie, opération en vogue dont les dérives commencent à être dénoncées³. Un an plus tard paraît *Les Mancenilles*, roman sur les ravages de la syphilis. Enfin, *La Source fatale*, éditée en 1902, étudie le problème de l'alcoolisme dans une ville ouvrière de province⁴. L'œuvre de Couvreur prolonge, ainsi, le travail des écrivains naturalistes à qui elle emprunte un certain nombre de thématiques. Elle réussit, cependant, à s'en démarquer par sa précision scientifique et par sa dimension prophylactique, chacun des romans étant mis au service du lecteur et de la société française. On note toutefois que les « dangers » sur lesquels Couvreur entend revenir sont qualifiés de « sociaux ». Dès le titre de la trilogie, un dépassement du cadre pathologique a donc lieu. Couvreur réinvestit, en effet, la métaphore organique qui lie, depuis les premiers récits réalistes, le corps et la société⁵. L'adjectif « social » peut alors être développé par un syntagme nominal, les dangers *de la société* étant à la fois les dangers encourus par la société (génitif subjectif) et ceux que la société fait encourir

(génitif objectif). Cette ambivalence est le premier objet d'étude de cet article car Couvreur n'a de cesse d'investir le *jeu* qui existe entre ces deux interprétations. Cependant, cette enquête en ouvre rapidement une autre, qui porte sur les « dangers » eux-mêmes : ils ne renverraient pas tant aux grandes maladies du siècle qu'à deux catégories de personnes, les femmes et les juifs. L'oubli relatif dans lequel est tombé Couvreur nous incite à explorer cette piste. Son éviction du champ littéraire serait en effet moins due à la lourde prose de l'auteur⁶ qu'au caractère idéologiquement douteux de son œuvre⁷. L'étude de cette idéologie radicale met alors au jour des paradoxes qui justifient l'attention que nous portons à Couvreur : d'une part, si les juifs et les femmes sont les ennemis de la société, ils sont également essentiels au romanesque. Couvreur a besoin de ces figures qu'il rejette pour soutenir son écriture. D'autre part, alors que Couvreur dénonce ceux qui voudraient se passer des médecins dans les luttes contre les maladies, désigner les juifs et les femmes comme les véritables maux de la société montre aussi les limites de la médecine officielle, incapable de les *traiter* correctement. Face à ce problème, Couvreur invente alors le prototype du médecin idéal, compensatoire des frustrations du réel et dont il serait le principal, voire le seul, représentant. Malgré la proximité qu'il peut entretenir avec d'autres pensées radicales de son temps, le discours idéologique de Couvreur se veut donc singulier, ne serait-ce que par les ambiguïtés que la forme romanesque nourrit.

Le romanesque selon Couvreur : une lourde artillerie prophylactique

- 3 Achille Émile Henri Couvreur naît en 1863 à Seclin, dans le nord de la France. Il entame des études de médecine à Lille qu'il termine à Paris avec la publication d'une thèse sur la tuberculose⁸. Déçu d'une carrière médicale en demi-teinte, il écrit sous le pseudonyme d'André Couvreur sa première trilogie, *Les Dangers sociaux* dont les deux derniers tomes, *Les Mancenilles* et *La Source fatale*, nous occuperont⁹. *Les Mancenilles* retrace l'ascension et la chute de Maxime, solide jeune homme blond de la campagne, qui part affronter les députés et les filles syphilitiques de la capitale. Bien que, tout au long de son parcours, il soit accompagné du sage médecin Bordier, double de Couvreur au sein des trois romans, il contracte la terrible maladie et meurt malgré les tentatives désespérées de Jeanne, sa femme, pour le sauver. *La Source fatale*, qui clôt la trilogie, se déroule à Savagnies, la même petite ville dont Maxime était originaire. Bordier mène dans son laboratoire des recherches sur l'alcoolisme, vice qui ronge la petite bourgade. Cette dernière est dotée de deux distilleries rivales : celle du bon Duprat, fabriquant d'un alcool fermenté et celle de Blumenthal, producteur d'absinthe. Florentin Bourd, brave et bel ingénieur marié à la douce Céline, est contaminé par les vapeurs éthyliques qui se dégagent d'une cuve cassée située juste à côté de son bureau. Celles-ci ont progressivement et silencieusement raison de lui et de son amour envers sa femme, qu'il trompe avec Christiane, une magnifique hystérique. Il finit par tuer cette dernière dans un accès de *delirium tremens*. Après avoir fait l'amour avec son cadavre, il fait exploser la distillerie sous les yeux rassurés de Bordier qui voit alors la possibilité d'un renouveau social.
- 4 À travers ces deux romans, Couvreur fonde une entreprise prophylactique sans égale. Alors que *Les Quatre Évangiles* de Zola, auteur admiré par Couvreur, mettaient en avant dans leurs titres les outils nécessaires à la restauration de la société (afin de la

régénérer, il suffit d'user de la Fécondité, de la Justice, du Travail et de la Vérité), les *Dangers sociaux* pointent du doigt les maux que chacune des œuvres entend traiter : chaque volume est un manuel qui nous apprend à repérer, analyser et combattre les maux dont la société est atteinte. Couvreur n'utilise cependant pas des formules explicites pour nommer ses œuvres. Il utilise des périphrases métaphoriques qui doivent non seulement séduire le lecteur, intrigué par des formules choquantes (la source *fatale*) et imagées (les mancenilles)¹⁰, mais aussi révéler les ruses de ces fameux dangers qui se cachent et peuvent recouvrir des formes séductrices pour mieux nous attirer. En effet, pour Couvreur, la contamination découle autant d'un procédé biologique que de l'emprise des sensations et de l'imagination dont il faut à tout prix se méfier. Fort de l'émulation pasteurienne qui agite son siècle, Couvreur utiliserait finalement les mêmes techniques que le célèbre biologiste : ses romans serviraient de vaccin contre la déchéance. *Via* ses œuvres, il inoculerait progressivement un mal à ses lecteurs afin de les en protéger. Un problème apparaît ici : la fiction est, elle aussi, le lieu de l'imagination et des sensations. Comment alors justifier le fait d'y avoir recours ? Couvreur explique ce choix par la valeur éthique que la fiction est capable d'assumer. Cette alliance entre la séduction et la morale en fait un outil efficace qui supplante, dans sa tâche, les arides traités hygiénistes.

- 5 L'œuvre de Couvreur accumule donc les méthodes de prévention au point que chacun des romans finit par ressembler à un millefeuille prophylactique. La première et la plus simple de ces méthodes consiste, selon la tradition médicale héritée du XVI^e siècle¹¹, à dissiper les croyances qui hantent l'esprit du peuple. Dans *Les Mancenilles*, le danger syphilitique apparaît pour la première fois juste après le viol d'une jeune paysanne par un individu contaminé qui, une fois capturé par les habitants du village, se confie à Bordier :

C'était un préjugé populaire, en effet, et il l'exposait avec foi, en racontant que la maladie abandonne celui qui en est atteint, lorsqu'il la transmet à une vierge. On lui avait donné le mal, et il le rendait, n'était-ce pas justice ? L'imbécilité campagnarde, l'égoïsme, l'effrayante couardise des légendes qu'on rencontre non seulement dans les basses classes, mais aussi dans les sphères plus élevées lorsque les questions vitales entrent en jeu, l'affabulation du bouc émissaire qui lutte si victorieusement, même en ces temps d'intellectualité, contre le ressort du sens moral, tout cela s'exhalait dans les paroles heurtées de l'homme, sortait dans cet aveu d'une puérité terrifiante.¹²

- 6 Dans son article « Littérature et syphilis », Alexandre Wenger a montré comment la lutte contre les préjugés populaires était une caractéristique de l'écriture du roman prophylactique¹³. Couvreur s'appuie donc sur un *topos* qui lui permet, à travers la figure médicale de Bordier, de mettre à mal une thérapeutique, certes archaïque, héritée d'un temps où l'homme n'avait pas de « sens moral », mais, surtout, qui voudrait faire l'économie du médecin. L'exclusion de ce dernier serait néfaste, le médecin étant le garant à la fois du curatif, du préventif et de la morale. Avant de rédiger une ordonnance pour guérir le malade, Bordier commence, à cet effet, par proposer une liste de gestes simples qui assurent une protection contre la maladie : le bon air de la campagne, les lavements et, puisque les hommes ne peuvent s'en passer, les prostituées « à numéro »¹⁴, sont les premiers remèdes contre la syphilis. De même, contre l'alcoolisme, seront recommandés une bonne et saine vie de famille, de l'eau aux repas et toujours l'air vigoureux des plaines. En somme, le médecin de Couvreur suit les théories hygiénistes de l'époque et les propage auprès du peuple et du lecteur. Il est donc un véritable guide à la fois dans la diégèse et hors de celle-ci.

- 7 Les romans de Couvreur peuvent d'ailleurs être qualifiés de romans de formation : les personnages principaux sont, certes, des jeunes hommes beaux et vigoureux, mais ils sont aussi profondément naïfs. Florentin ne connaît rien aux effets de l'alcool et pense que ses maux de tête sont dus aux insomnies, quand Maxime n'entend parler de la syphilis qu'à la veille de son départ pour Paris. La question de l'éducation sanitaire est alors l'occasion de mettre en scène un enseignement médical délivré à la fois par Bordier et par les grands maîtres de la médecine. Aux premières pages de *La Source Fatale*, Couvreur place dans les mains de Bordier les travaux de Magnan dont *L'étude expérimentale et clinique sur l'alcoolisme*, parue en 1871, mettait en lumière le rôle profondément néfaste de l'absinthe, substance isolée du reste de la classification des alcools¹⁵. Le médecin de Savagnies apparaît dans son laboratoire en train de (re)produire des expériences sous les yeux ébahis des villageois : après avoir abreuvé un chien d'absinthe et un autre d'alcool simple, il constate que le premier liquide, fabriqué par Blumenthal, tue l'animal tandis que l'autre ne le fait que tituber. Paroxysme de la vulgarisation, ces expériences entretiennent une vision simpliste de la science, qui conduit toujours à la Vérité. Il faut cependant rappeler que ces démonstrations ont lieu dans un laboratoire. Bien qu'il soit l'espace du scientifique, le laboratoire est aussi le lieu où la réalité demeure artificielle : elle n'existe pas en soi, elle est toujours recréée¹⁶. En cela, l'expérience de Bordier serait minée par son caractère chimérique. La déchéance de Florentin sert alors à l'inscrire de manière plus pérenne dans le réel. Paradoxalement, la fiction devient donc essentielle à la science, elle soutient et renforce son discours.
- 8 Une autre forme de mise en scène du matériau médical et prophylactique peut s'ajouter à cette première représentation, celle de la visite à l'hôpital. Couvreur utilise ce *topos* du roman naturaliste¹⁷ pour deux raisons : d'une part, l'hôpital est le lieu où l'on peut suivre l'enseignement des grands maîtres et, d'autre part, il est celui où s'exposent les formes les plus atroces de la maladie. En effet, si la révolution entamée à la fin du XVIII^e siècle permet de repenser la structure hospitalière, elle le transforme également en haut lieu du pathologique : les malades s'y entassent et sont livrés, de manière inédite, à l'œil du médecin et du visiteur. Couvreur utilise cette ambivalence de l'hôpital lorsque Maxime se rend à Saint-Louis sur ordre de Bordier, alors soucieux d'imprimer de manière pérenne dans l'esprit de son ami débauché les effets de la syphilis. La galerie des monstres constituée par les rangées de syphilitiques terrorise Maxime et le lecteur : à l'hôpital, comme l'évoque Alexandre Wenger, « la pédagogie se veut visuelle »¹⁸. On y voit ce qu'on ne veut pas devenir. Cette exposition de l'horreur est, cependant, atténuée par le discours rationnel de l'éminent médecin qui dirige la leçon clinique du jour. Ce dernier ressemble, d'ailleurs, au grand syphiligraphe du siècle, Alfred Fournier :

C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, célèbre par son éloquente façon de dépeindre spirituellement les plaies qu'il soignait, continuant en cela la tradition de son maître Ricord, le grand-prêtre des maladies vénériennes, dont il citait le nom à tout propos. Il avait le teint rosé, les cheveux soignés, les lèvres aimables, le geste onctueux d'un prédicateur. Avec sa face d'homme bien portant, sa stature haute, sa corpulence légère, révélatrice d'une parfaite santé, il planait d'une indifférence, d'un dédain bon enfant, au-dessus de cette lamentation de l'humanité corrompue, frôlant la misère, sans même en souiller la parfaite propreté de sa redingote. De la finesse, de l'ironie gracieuse soulignaient ses paroles ; un bon mot jaillissait en péroration de son diagnostic, comme pour en atténuer l'effet. Il jonglait avec des termes techniques et des traits d'esprit, souriant aux uns et aux

autres. Il émaillait ses prédictions sinistres d'anecdotes à la façon de Brantôme, comme des pépiements d'oiseaux éclatant sur un champ de carnage.¹⁹

- 9 Couvreur peint un portrait ambigu, qui oscille entre l'image du bon médecin et celle du pur savant, entre la représentation de l'orateur scientifique du XIX^e siècle et celle du subtil courtisan du XVI^e siècle²⁰. À travers cette description, l'auteur dénonce en réalité les conséquences de cette mise en scène de soi que la clinique permet : le discours sur la syphilis finit par disparaître au profit d'un intérêt pour le médecin. La leçon clinique ne sert donc pas à grand-chose d'autant plus qu'elle dépasse difficilement le cadre de l'hôpital. Alors qu'il critiquait les thérapeutiques qui entendaient se passer du médecin, Couvreur fait soudain apparaître les limites de la médecine officielle, qu'il juge impuissante face aux dangers sociaux. Étudiant peu doué, Couvreur cultive une forme d'amertume envers les gens de l'art qui l'ont rejeté, en particulier les grands maîtres, à la manière de Léon Daudet. Chez Couvreur, la fonction de romancier l'emporte alors sur celle du médecin, en premier lieu parce que sa parole s'exporte mieux et atteint un public plus large. En outre, le romancier, plus humble, n'occulte pas ses cas cliniques car il n'a qu'un seul but : prévenir des dangers de la maladie. Dans *La Source fatale*, Couvreur expose le cas d'un autre monstre qui échappe à la structure hospitalière mais qui remplit parfaitement le but que s'est assigné l'auteur. L'enfant de pauvres ouvriers alcooliques est dépeint de manière cruelle afin d'alerter le lecteur sur les conséquences de la funeste substance :

Il était petit et contrefait. La cagne de ses jambes courtes formait une ellipse surmontée d'un buste tassé où le ventre bombait anormalement, vestige d'un carreau. [...] Sur les épaules naissait un cou rétréci, laissant saillir des veines marquées à la crasse. Puis la tête venait, étrange, presque carrée, avec la forte ossature des mâchoires, et un front comme ramené sur le reste de la face, la surplombant à la façon d'un forjet et se continuant par une montée à pic vers l'occiput semé d'une végétation de cheveux drus, incultes, encroûtés de gourmes suintantes. Presque en arrière, hautes, grossières, bizarrement contournées et très écartées du crâne, venaient les oreilles. On eût dit qu'à la naissance, ou pendant la mystérieuse évolution fœtale, une main avait manié la substance molle de la chair, tendant à la ramasser sur elle-même, à la déformer en la raplatissant, pour en faire cette monstruosité cagneuse, au thorax bosselé, au crâne écrasé sur la carrure des maxillaires, le type le plus complet du dégénéré.²¹

- 10 L'être « étrange » paraît surgir d'un autre monde, lieu dans lequel les lois physiologiques et organiques auraient disparu. Les termes scientifiques ont alors moins pour ambition de mimer le discours médical que de perdre le lecteur. Plus encore, tout se passe comme si la déstructuration du corps finissait par s'appliquer au texte dont les propositions se retrouvent à la fois disloquées et fragmentées grâce à l'accumulation des virgules et des adjectifs qui complexifient la syntaxe (« Presque en arrière, hautes, grossières, bizarrement contournées et très écartées du crâne, venaient les oreilles »). Ce phénomène rappelle les conclusions d'Evanghélia Stead sur la littérature finisécularaire : la description donne « naissance au monstre physique comme le langage désagrégé impose un texte anormal »²² ; or, chez Couvreur, cette description détient toujours une visée pédagogique qui limite la décomposition de la prose. À l'issue de cette monstration, les personnages comme le lectorat sont amenés à craindre la contamination et la descendance pervertie à laquelle elle condamne. Florentin, qui s'y confronte, décide d'ailleurs de rester sobre tandis que Maxime, effrayé par les monstres syphilitiques de l'hôpital Saint-Louis, choisit de ne plus avoir de rapports sexuels avec une femme. Couvreur souhaite mettre ses personnages, son lecteur et son œuvre à

l'abri de la décomposition. Si l'écriture est déstructurée, elle ne l'est donc que jusqu'à un certain point ; en sachant se prémunir de la décomposition, elle se donne comme une prose vitale et saine face à la menace.

- 11 Cependant, si cette méthode cathartique peut faire partie du processus prophylactique, elle comporte des limites. En effet, les esprits nerveux et sensibles s'épuiseront au contact de ces images monstrueuses. La méthode, au lieu de sauver la population du mal, finirait par la renvoyer à sa faiblesse et, par conséquent, la condamnerait. Désireux de montrer qu'il a compris ce mécanisme, Couvreur donne justement à Maxime un caractère impressionnable. Entiché de plusieurs prostituées syphilitiques, le jeune homme est soudain convoqué dans sa campagne natale, au chevet de sa douce fiancée alors atteinte d'une violente pneumonie. Lors de son retour à Savagnies, il s'endort dans le train et se met à rêver à ses maîtresses parisiennes :

Le cahotement du train omnibus, les cris des employés aux stations, le froid de la nuit dont sa couverture le garantissait insuffisamment le réveillèrent fréquemment, coupèrent les songes où il voyait fuir ces Walkyries frémissantes, diversement chéries [...]. À la fin, toutes ces créatures s'offrirent à lui avec des faces malades, dévorées par des lèpres. Son cerveau, encore inquiet des avertissements de Bordier, assimila le sifflet de la locomotive qui s'alarmait devant les disques fermés, à la voix avertisseuse de l'interne...²³

- 12 La leçon médicale est dépassée par des inserts mythologiques qui brouillent tous les repères. Si les femmes apparaissent bien comme des engeances maléfiques, le romancier nous met en garde contre le pouvoir des images qui, au lieu de fortifier l'âme, se mettent à la torturer et à la faire délirer. En somme, trop d'images tue, *a fortiori* lorsque celles-ci sont placées sous le signe du féminin. Le roman a donc pour vertu de convoquer ces images tout en laissant entendre qu'il ne faut pas trop s'y accrocher. C'est pourquoi il délaye ces représentations avec celles d'autres corps, purs et honnêtes, à l'instar de celui de Jeanne, la chaste fiancée de Maxime, ou de celui de Bordier, qui ajoute à la probité physique et morale, son savoir sur le monde.
- 13 Couvreur utilise donc toutes les ressources du récit pour étendre l'action prophylactique : déconstruction des croyances populaires, visite à l'hôpital, exposition de monstres pathologiques et discours médicaux constituent les différentes strates de ces épais romans. Sa pratique nous paraît défendre un point de vue somme toute assez classique, l'alliance entre médecine et littérature soutenant une action de proximité contre les maladies. Il semble pourtant exister un au-delà de cette alliance. En effet, les deux romans n'ont cessé de montrer que la médecine ne connaît, en réalité, aucune thérapeutique efficace : si elle sait démontrer avec brio les ravages des maux, voire réellement les prévenir, elle ne sait pas comment les guérir. Une fois contaminé, Maxime tentera des injections de mercure qui ne serviront à rien. De même, Florentin se risquera à quelques vaines potions. Pourquoi un tel échec ? La réponse de Couvreur est claire : même si elle a conscience des dangers que les maladies font courir à la société tout entière, la médecine localise leur origine à l'intérieur du corps, espace qui est, en réalité, trop restreint. Il est nécessaire d'aller chercher leur siège ailleurs. Plus encore, les « dangers » de la société ne se limiteraient pas à la syphilis ou à l'alcoolisme. Les solutions thérapeutiques et prophylactiques sont, à cet égard, déployées à l'aune de dangers bien *sociaux* qui « rejettent sur l'autre la responsabilité d'une virtuelle décomposition sociale »²⁴ : Couvreur ne lutte pas contre des maladies mais contre des groupes de personnes. Prolongeant la métaphore entre organisme et société, Couvreur indique l'existence d'autres « agent[s] morbide[s] », et d'autres « parasite[s]

infectieux »²⁵ : les juifs et les femmes. Il est alors possible d'interpréter différemment le désir d'écrire de Couvreur, ce dernier choisissant le roman peut-être moins pour sa capacité à déployer des effets esthétiques qui renforceraient le discours médical que pour sa faculté à affirmer une idéologie radicale.

Le roman comme réservoir idéologique

- 14 Le syntagme « dangers sociaux » utilisé par Couvreur est, en réalité, repris au médecin Alfred Fournier sans pour autant y appliquer exactement les mêmes valeurs. Pour le syphiligraphie, les dangers sociaux sont une conséquence de la maladie ; ils sont ceux que la personne malade fait courir à la société²⁶. Couvreur radicalise la formule et montre les dangers sociaux comme la cause même des maladies. Ils semblent presque les produire directement. Couvreur s'écarte, en effet, des théories microbiennes et bactériennes pour désigner trois grands agents pathogènes : Paris, les juifs et les femmes. La capitale, haut lieu de la prostitution²⁷, est également un haut lieu de la contamination. Surpeuplée et mal aérée, elle permet aux juifs et aux femmes de pulluler et d'étendre leur pouvoir malfaisant.
- 15 Chez Couvreur, l'hostilité face au peuple israélite est explicitement énoncée. Elle est marquée par la représentation d'un type social symptomatique des préjugés qui dominent le XIX^e siècle. Marie-Anne Matard-Bonucci rappelle, à cet égard, que les juifs sont perçus comme « porteurs d'une différence radicale ou partielle, mais de toute façon condamnable, dans l'absolu, ou en regard de la société qui les environne »²⁸. Les médecins du siècle fixent cette « différence radicale ou partielle » dans leurs tableaux nosographiques : entre juillet et septembre 1891, les discussions de l'Académie de médecine établissent un lien entre judaïsme et pathologie. Ainsi, astigmatisme, hystérie, névropathie rongeraient plus facilement les juifs, considérés comme des êtres sensibles et résistants à toute forme de rationalité²⁹. Nul doute que Couvreur part des travaux de ses confrères pour établir sa propre théorie : certes l'hérédité judaïque prédispose les personnes juives au pathologique mais ce constat n'est que le point de départ d'une conclusion plus vaste où judéité et maladie se confondent ; « le Juif » est un être autant qu'une maladie. Par conséquent, il convient moins de connaître les symptômes qui l'atteignent que de savoir *de quoi* il est le symptôme.
- 16 L'allégorie du Juif est, à cet effet, reprise par Couvreur. Figure de l'altérité, le Juif est un homme louche au nez fort tandis que la Juive est pingre et malsaine. Dès les premières pages de *La Source fatale*, le fabricant d'absinthe Blumenthal actualise cette vision négative : décrit comme hideux, l'homme est, physiquement comme moralement, une caricature grotesque qui traverse l'ensemble des représentations. Sa fourberie s'affiche dans le nom qu'il donne à son alcool, nommé absinthe « salulaire des frères Saint-Jean-de-Dieu »³⁰. Plus connus sous le nom de « Frères hospitaliers », la congrégation des frères de Saint-Jean-de-Dieu est supposée œuvrer pour le soin des pauvres et des malades. En baptisant son alcool de la sorte, non seulement Blumenthal trahit son client, persuadé d'avoir à faire à un produit catholique mais il se moque également de la charité. Pire encore, ces artifices sont destinés à contaminer le bon peuple français. Le Juif est, ainsi, plus virulent encore qu'un microbe.
- 17 Couvreur récupère, en outre, l'imaginaire économique lié à la figure du Juif et le fait basculer du côté du pathologique. L'argent cacherait la maladie. De fait, toute transaction avec le Juif promettrait une corruption à la fois de l'âme et du corps. Une

fois engagée, aucun rachat n'est possible. Lorsque Couvreur compare Maxime à Loth et Florentin à Joseph, fils de Jacob, il signale, à cet effet, leur déchéance. Les deux hommes l'ont d'ailleurs entamée après s'être compromis avec des figures juives : Florentin finit par boire l'absinthe de Blumenthal tandis que Maxime emprunte de l'argent à un baron juif et cède aux avances d'une femme juive dont il fera sa maîtresse officielle.

- 18 Dans l'idéologie de Couvreur, la femme³¹ talonne d'ailleurs le Juif. La silhouette féminine prend des allures vermiculaires : « Les larves, ces femmes avec lesquelles Maxime engageait en ce moment la bataille à coups de bouchon de champagne, étaient-elles donc destinées à sucer cette belle âme, à détruire cette radieuse vigueur ? »³². Couvreur tisse un lien entre les larves et les femmes pour dire la nocivité de ces êtres parasites qui se nourrissent des cadavres des braves hommes. Elles sont, en somme, le reflet finiséculaire de Nana, la mouche d'or qui faisait du sexe féminin un vecteur de la contagion et de la pourriture³³. L'altérité se fonde, dans ce cas, sur une différence biologique : au XIX^e siècle, la femme est désignée par la médecine comme un être *autre*, c'est-à-dire *opposé*³⁴ ; or, comme l'homme est associé à la norme et à la stabilité, la femme est logiquement renvoyée au pathologique et à l'instabilité. Sa déviance ne peut, dès lors, servir que des causes déviantes. Les représentations de la syphilis et de l'alcoolisme ne sont, en réalité, que des prétextes qui permettent d'exhiber la nocivité des femmes. Dans *La Source fatale*, l'alcoolisme est en effet au service des désirs malfaisants de Christiane, qui souhaite faire de Florentin son amant. Elle le poussera à consommer de l'absinthe afin que ce brave ouvrier fidèle à son épouse lui cède. Son entreprise réussira, jusqu'à ce que, pris de délire alcoolique, Florentin la tue. Bordier y voit, à cet égard, une forme de justice³⁵. Dans *Les Mancenilles*, Bordier déplore les « corps flétris » des Parisiennes syphilitiques, « flambeaux de jeunesses éclairant des catafalques de sénilité »³⁶. La condamnation de Couvreur porte au-delà des femmes syphilitiques et perverses et atteint, en réalité, toutes les femmes. Jeanne, la fiancée de Maxime, est peinte comme l'être le plus doux et le plus sage mais aussi le plus faible : tuberculeuse, ses capacités maternelles sont, en outre, remises en question. Non seulement elle tarde à tomber enceinte mais, lorsqu'elle le devient, son mari est atteint de syphilis et ses maigres forces vitales de femme tuberculeuse ne peuvent l'empêcher de donner naissance à un enfant-monstre porteur de tous les stigmates de la maladie³⁷. Quant à Céline, la femme de Florentin, elle multiplie certes les grossesses heureuses, mais est incapable de ramener son mari sur le droit chemin et ses plaintes accusent la débilité honteuse d'un sexe qui ne sait pas se battre. Les femmes n'ont de cesse de contaminer les hommes, de miner leurs ambitions et de les décevoir ; elles en sont, en somme, leurs plus grandes ennemies.
- 19 Dans son combat contre tous ces êtres malveillants, Couvreur passe du biologique au social, allant à l'inverse des progrès du siècle. Il congédie, en effet, virus, bactéries et microbes au profit de formes macroscopiques du mal. Les affaires de l'organisme humain n'intéressent pas vraiment Couvreur, seuls les grands mouvements l'occupent. Le microscope de Bordier n'offre, à cet égard, aucune coupe intéressante et n'est révélateur que de ces vastes mouvements du monde puisque « toutes les dégénérescences lui passaient sous les yeux »³⁸. Les forces internes se soumettent à celles de la société, asservissement qui traduirait, par extension, le délire de puissance de Couvreur, persuadé de connaître la panacée. Il faut immédiatement préciser le fait que Couvreur, qui renforce ses positions hygiénistes par des partis-pris eugénistes, n'entend pas assurer l'avenir de l'humanité mais seulement de sa race. Si le concept de « race » est, chez Couvreur, particulièrement flou, renvoyant surtout à une catégorie

qui « relève d'une essence héréditaire syncrétique et superlative, extérieure et supérieure à l'ordre contingent du social et de l'historique »³⁹, il n'en demeure pas moins que les juifs et les femmes incarnent une menace réelle. Contrairement aux conceptions eugénistes, Couvreur n'en fait pas des êtres inférieurs et démunis : capables de toutes les folies pour atteindre leurs buts, ils calculent, s'investissent et redoublent d'inventivité quant aux moyens de corrompre l'homme bon. Si l'homme juif pêche par sa physionomie, la femme – et *a fortiori* la femme juive – se pare volontiers des plus beaux appas pour séduire.

- 20 Face à une telle menace pour la race, l'entreprise prophylactique de Couvreur se radicalise : elle demande l'annihilation et la destruction totale des femmes et des juifs. Afin de parvenir à ce but, il est nécessaire de bien en exposer les méfaits. C'est ce que tente Bordier auprès du jeune Maxime, prêt à partir pour Paris et empli de naïveté :

[...] le Quartier Latin, où tu vas fréquenter, est particulièrement dangereux. J'ajouterai que toi plus que les autres, tu te trouveras exposé [à la syphilis].

– Allons donc ! clama Maxime interloqué, et pourquoi ?

Bordier s'arrêta une seconde de marcher, considéra la stature de Maxime, la grâce vigoureuse de son torse.

Puis il reprit :

– Pourquoi ? Parce que tu mesures un mètre quatre-vingt-cinq, parce que tu as un corps de lutteur, des muscles qui évoquent la force, une peau rose et des pointes de moustaches adorablement frisottées. Parce que tu sembles un mâle d'une incomparable vigueur, et que la vigueur est le meilleur argument de séduction auprès de certaines créatures. Et enfin parce que tu es riche et que l'or coule généreusement de tes mains. Voilà pourquoi tu seras plus exposé que les autres à contracter une bonne maladie.⁴⁰

- 21 Son discours, dont le caractère emphatique ridiculise quelque peu sa parole prophétique, ne vise pas tant à prévenir Maxime contre la syphilis que du danger que représentent les femmes. Face à elles, Maxime se présente comme le type archaïque, *parangon* de la virilité dont l'esprit semble pourtant un peu vide. L'idéal de la « race » couvreurienne se devine toutefois derrière le personnage : elle se fonde sur la vigueur et la richesse⁴¹ ; or ces deux éléments attirent non seulement la femme et les juifs, mais surtout la femme juive, péril paroxystique à la puissance incontestable. La contamination de Maxime est d'ailleurs le fait d'une juive, caractéristique qu'il finit par découvrir, tout étonné : « Raymonde était donc juive ? En effet, ce nez, ces cheveux qu'il n'avait remarqués que pour les auréoler de divinité... Pourtant, le prénom ne comportait pas la frappe israélite... D'ailleurs, que signifiait la souche, puisque la femme était une adorable créature d'amour ? »⁴². Nez et cheveux auraient dû faire signe vers le symptôme. Or, s'il est trop tard pour Maxime, ça ne l'est pas pour le lecteur, invité à se méfier de ces êtres qui ajoutent à ces particularités une grande obscénité. En effet, lorsque Maxime rencontre Raymonde, « le stupre [sort] en flots d'une amertume délicieuse de cette bouche faite pour exprimer des envolées d'ardente poésie »⁴³. Cette poésie est, en réalité, un piège qui permet d'attirer l'homme au contact d'une peau vénéneuse. Maxime, comme Florentin, devient la victime sacrificielle de ces maladies incarnées qu'il s'agirait, dans un premier temps, de prévenir et, dans un deuxième temps, d'éradiquer afin que le mal n'apparaisse plus.
- 22 Couvreur est, en effet, mû par une volonté plus destructrice que thérapeutique. Elle le hante tellement qu'elle finit par déborder de son cadre pour atteindre la société tout entière. À la fin de *La Source fatale*, Bordier, épuisé de voir le monde continuer d'agir inconsciemment, finit par se révolter contre la « société » et ne prend plus le temps de

lister ses ennemis. Pour lui comme pour Couvreur, dont il est le double certain, c'est le système dans sa globalité qu'il s'agit de détruire et de revoir, les institutions politiques et médicales étant jugées trop faibles face à la « menace juive et féminine ». Celles-ci n'arrivent pas à défendre une « race » entamée par les maux du siècle. Face à cet échec, Couvreur fait du roman le lieu privilégié de l'action prophylactique susceptible d'inspirer une action aussi radicale. L'éradication d'une partie de la population permettrait la disparition des nombreuses maladies que la médecine ne parvient pas à guérir. L'autorité déployée par Couvreur face à un monde en perdition appelle la révélation d'une puissance apte à reconduire les âmes perdues : l'écriture devient une mission assignée à un auteur qui se conçoit comme le grand salvateur de la « race » idéale.

- 23 Un problème émerge néanmoins : bien qu'ils soient pourfendus par Couvreur, les juifs et les femmes sont aussi les moteurs du romanesque. L'auteur semble même, par moments, se complaire dans la description de ces êtres qui le révulsent, mettant au jour une sorte de logique de haine-fascination. Somme toute, sans la force de l'action juive et féminine, le romanesque ne tient pas. Leur négation trouve sa limite, et cette évidence frustre Couvreur au point qu'il finit, après une deuxième trilogie qui voit ressurgir ces figures, par abandonner le réalisme pour devenir l'un des pionniers de la science-fiction. Couvreur utilise les pouvoirs de ce genre littéraire pour construire de nouvelles sociétés délivrées de ces puissances pathogènes. Dans *Caresco Surhomme*, son premier roman du genre, Caresco, chirurgien fou propriétaire d'une île mystérieuse en forme de corps, tente d'y bâtir une panoplie de matrices sans corps et sans esprits, capables d'enfanter⁴⁴. Son œuvre finit, cependant, par être détruite : est-ce à dire que Couvreur redoute l'avènement d'un tel monde ? Quoi qu'il en soit, une telle démonstration nous pousse à penser la nécessité d'une prophylaxie anticouvreurienne.

NOTES

1. André Couvreur, *Les Mancennes*, Paris, Plon Nourrit et Cie, 1900, p. II.
2. *Ibid.*
3. André Couvreur, *Le Mal nécessaire*, Paris, Plon Nourrit et Cie, 1899.
4. André Couvreur, *La Source fatale*, Paris, Plon Nourrit et Cie, 1901.
5. Jean-Louis Cabanès, *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes : 1856-1893*, Paris, Klincksieck, 1991.
6. Dans son article « Invention(s) de la syphilis », Jean-Louis Cabanès décrit André Couvreur comme un « médecin et [un] médiocre romancier des *Mancennes* », roman qu'il considère être, par ailleurs, un « véritable champ d'épandage d'idées reçues [...] ». Jean-Louis Cabanès, « Invention(s) de la syphilis », *Romantisme*, n° 94, Nosographie et décadence, 1996, p. 89-109, ici p. 91 et p. 94.
7. L'article de Bertrand Marquer dans ce numéro (« Récit de cas et morale prophylactique dans le roman du XIX^e siècle ») montre justement que le discours prophylactique n'est pas celui qui préoccupe le plus le romancier, soucieux de la spectacularité de la crise et de la maladie.

8. Achille Émile Henri Couvreur, *Rapports entre l'adénopathie trachéo-brachite tuberculeuse et la tuberculose pulmonaire*, Paris, G. Steinheil, 1892.
9. *Le Mal nécessaire* est le premier tome et traite de la chirurgie comme spécialité à la fois condamnable et nécessaire à la société. Bien qu'il parvienne aux mêmes conclusions que les deux autres, il ne prend pas comme prétexte d'écriture une maladie qu'il s'agirait de prévenir.
10. Le mancenillier est un arbre dont les fleurs sont aussi belles que vénéneuses. On le trouve déjà chez Flaubert comme métaphore dans *Madame Bovary*, lorsque Rodolphe tente de rédiger une lettre de rupture à Emma : « Ah ! si vous eussiez été une de ces femmes au cœur frivole comme on en voit, certes, j'aurais pu, par égoïsme, tenter une expérience alors sans danger pour vous. Mais cette exaltation délicieuse, qui fait à la fois votre charme et votre tourment, vous a empêchée de comprendre, adorable femme que vous êtes, la fausseté de notre position future. Moi non plus, je n'y avais pas réfléchi d'abord, et je me reposais à l'ombre de ce bonheur idéal, comme à celle du mancenillier, sans prévoir les conséquences ». La convocation du mancenillier se veut quelque peu ironique puisqu'elle s'applique à Emma à qui Rodolphe reproche sa fidélité et son amour. Selon la logique bourgeoise, elle n'est pas du tout dangereuse, au contraire des « femmes au cœur frivole » qu'il vante. Voir Flaubert, *Madame Bovary, Œuvres complètes, III, 1851-1862*, éd. Claudine Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013 [1857], p. 329.
11. Couvreur réactualise la tradition héritée des *Erreurs populaires* de Laurent Joubert, ouvrage paru à la fin du XVI^e siècle qui fonde un véritable genre littéraire. Si celui-ci perd un peu de sa force au milieu du XIX^e siècle grâce à l'alphabétisation et l'instruction des masses populaires, les médecins ruraux restent attentifs à la persistance de ces « superstitions populaires ». Voir Joël Coste, *La littérature des « Erreurs populaires ». Une ethnographie médicale de l'époque moderne*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 9 et p. 109.
12. *Les Mancenilles*, op. cit., p. 14.
13. Voir, dans ce numéro, Alexandre Wenger, « Littérature et syphilis. Le roman de prévention antivénérien (1890-1910) ».
14. À partir des années 1830, les prostituées doivent s'inscrire à la préfecture. Les filles de rue sont alors dites « en carte » et celles des maisons closes « à numéro ». Ces dernières sont suivies par un médecin qui les ausculte chaque mois. De fait, elles sont les plus « propres » des prostituées. Voir Alexandre Parent-Duchâtelet, *La Prostitution à Paris au XIX^e siècle* [1836], Alain Corbin (dir.), Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1981, p. 155-160.
15. Valentin Magnan, *Recherches sur les centres nerveux, alcoolisme, folie des héréditaires dégénérés, paralysie générale et médecine légale*, Paris, éd. Masson, 1893.
16. Latour et Woolgar expliquent à cet égard que, dans un laboratoire, « les phénomènes ne font pas que dépendre du matériel, ils sont entièrement constitués par les instruments utilisés au laboratoire. » Le laboratoire est le lieu de création d'une « réalité artificielle » qui vise à n'être qu'une « entité objective » : dans cet espace de pure technicité et de pure matérialité, il ne pourrait y avoir de place pour le romanesque. Voir Bruno Latour, Steeve Woolgar, *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1996, p. 59.
17. Pierre-Jean Dufief, « Au cœur de la topographie naturaliste : l'hôpital », *Émile Zola et le naturalisme en tous genres. Mélanges offerts à Alain Pagès*, Olivier Lumbroso, Jean-Sébastien Macke, Jean-Michel Pottier (dir.), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2019, p. 179-186, ici p. 181.
18. Alexandre Wenger, *Cas médical et prévention antivénérienne au tournant du XX^e siècle : Les Avariés d'Eugène Brioux*, dans *Fabula/les colloques*, Littérature et écritures du cas, 2021 [en ligne : <https://www.fabula.org/colloques/document7041.php> (dernière consultation le 4 juillet 2022)].
19. *Les Mancenilles*, op. cit., p. 124.
20. « La médecine est une profession qui se pense perpétuellement en crise au XIX^e siècle [...] », Hervé Guillemain, « Devenir médecin au XIX^e siècle. Vocation et sacerdoce au sein d'une profession laïque », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 30 octobre 2009, p. 109-123, ici p. 110.

21. *La Source fatale*, op. cit., p. 50.
22. Evanghélia Stead, *Le Monstre, le singe et le fœtus. Tératogonie et décadence dans l'Europe fin-de-siècle*, Genève, Droz, 2004, p. 43.
23. *Les Mancenilles*, op. cit., p. 200.
24. Jean-Louis Cabanès, « Invention(s) de la syphilis », op. cit., p. 96.
25. *Ibid.*
26. Alfred Fournier, *Prophylaxie de la syphilis*, Paris, J. Rueff, 1903. La date de parution peut surprendre mais l'ouvrage est la retranscription de nombreuses leçons données à l'Académie de médecine par le médecin.
27. Patrick Wald Lasowski, *Syphilis : essai sur la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, « Les Essais », 1982, p. 29.
28. Marie-Anne Matard-Bonucci, « Introduction », *Antisémythes : l'image des juifs entre culture et politique, 1848-1939*, Paris, Nouveau monde éditions, 2005, p. 12.
29. Nicole Edelman, « Pathologisation du juif et antisémitisme à la Salpêtrière à la fin du XIX^e siècle », *Antisémythes*, op. cit., p. 81-93, ici p. 81.
30. *La Source fatale*, op. cit., p. 32.
31. Nous utiliserons ce syntagme sans adhérer à la pensée essentialiste qu'il véhicule.
32. *Les Mancenilles*, op. cit., p. 29.
33. Émile Zola, *Nana*, dans *Œuvres complètes*, éd. Henri Mitterand, Paris, Nouveau monde éditions, 2004 [1880], p. 135.
34. Thomas Laqueur, *La Fabrique du sexe en Occident*, trad. M. Gautier, Paris, Gallimard, « NRF essais », 1992 [1990], p. 17.
35. *La Source fatale*, op. cit., p. 371.
36. *Les Mancenilles*, op. cit., p. 24.
37. « [...] et une masse tiède, inerte, aux formes imprécises, parsemée de taches noirâtres, saillit dans un flot de sang [...] Le ventre verdâtre, les mains simiesques, les pieds contournés en des attitudes de gnôme, portaient les stigmates papuleux de la syphilis », *Les Mancenilles*, op. cit., p. 363.
38. *La Source fatale*, op. cit., p. 5.
39. Véronique de Rudder, Christian Poiret, François Vourc'h, (dir.), *L'Inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve*, Presses Universitaires de France, « Pratiques théoriques », 2000, p. 32.
40. *Les Mancenilles*, op. cit., p. 16.
41. C'est peut-être ce pourquoi Achille Couvreur préféra le prénom d'André : d'une part pour se différencier de son père, d'autre part, « André » vient d'une forme gréco-latine qui signifie « homme, mâle » et donne un substitut satisfaisant à la gloire antique du héros.
42. *Les Mancenilles*, op. cit., p. 147.
43. *Ibid.*, p. 161.
44. André Couvreur, *Caresco Surhomme ou Le voyage en Eucrasie, Conte humain*, Paris, Plon, 1904.

RÉSUMÉS

André Couvreur est un auteur du XIX^e siècle auquel la critique littéraire a jusque-là fait mauvais accueil. Médecin diplômé des hôpitaux de Paris et romancier d'une quinzaine de romans, sa

première trilogie, *Les Dangers sociaux*, semble *a priori* constituer un espace d'étude idéal pour l'épistémocritique. Témoin d'une époque où la littérature participe de la création d'un biopouvoir efficient, Couvreur prend en effet part à la vaste propagande prophylactique de son temps en combattant la syphilis et l'alcoolisme à travers ses livres. Mais l'étiologie de ces grandes maladies dessine un horizon inattendu et les conclusions scientifiques sont balayées par une idéologie radicale, antisémite et misogyne, que cet article entend mettre au jour.

André Couvreur is a nineteenth-century author who has so far been poorly received by critics. He was a doctor with a diploma from Paris hospitals and the novelist of about fifteen novels, his first trilogy, *Les Dangers sociaux*, seems to be an ideal space for epistemocriticism. As a witness of a time when literature participates in the creation of an efficient biopower, Couvreur indeed took part in the vast prophylactic propaganda of his time by fighting syphilis and alcoholism through his books. But the etiology of these major diseases creates an unexpected horizon: scientific conclusions are swept away by a radical ideology that this article intends to bring to light.

INDEX

Keywords : prophylaxis, French literature, novel, medicine, 19th century, syphilis, alcoholism, hygienism, anti-semitism, racism, misogyny, radicalism

Mots-clés : prophylaxie, épistémocritique, fin-de-siècle, syphilis, alcoolisme, hygiénisme, antisémitisme, racisme, misogynie, radicalisme

AUTEUR

LAURE-HÉLÈNE TRON-YMONET

MARGE (Lyon 3)